



Guy Rottier, La Maison pour enfants.
Photo extraite de *Maisons mobiles* (Véronique Willemin, éd. Alternatives, 2002)



Dossier
habiter

sous la direction de Lambert Dousson et Sylvain Prudhomme



Pratiques d'espaces

À première vue, rien de très gestuel ici. « Habiter » retentit d'une solennité un peu suspecte, peut-être trop évidente : nous habitons (la maison, la rue, le pays, la planète...). Mais c'est là oublier toutes les pratiques, les gestes, les inventions qui l'animent et le déplacent continûment.

Une interrogation, chère à Michel de Certeau, est au cœur du dossier : celle des « pratiques d'espaces ». Il y aurait, écrit Certeau, toute une étude à faire de la complexité de décisions qu'engagent nos pratiques même les plus quotidiennes. Le plus simple trajet à travers la ville, que de compétences il nous faut à notre insu déployer pour l'accomplir, entre combien de trajectoires possibles nous force-t-il à choisir ! Analogie de la marche et de la parole : toutes deux opérations par lesquelles nous puisons dans un réservoir presque infini de possibles pour en actualiser certains le temps d'une phrase ou d'un trajet, les affirmer parmi d'autres, manifester à notre insu un « style », ambulatoire ou verbal. Habiter s'exerce, s'agit, et, pourrait-on dire, s'« existe ». C'est faire résonner l'espace de nos gestes et en même temps résonner avec lui, écouter comme il résonne : constater qu'il agit sur nos gestes, autant que nous agissons sur lui. On ne marche pas dans la ruelle piétonne d'un vieux centre comme le long d'une nationale, on ne s'assoit pas de la même manière sur le banc d'une ville nouvelle et sur la place d'une ville chargée d'histoire.

Cette approche a deux conséquences :

- D'abord, elle dissocie la question d'habiter de celle du simple habitat. On n'habite pas seulement son logement mais aussi la rue, la ville, le lieu où l'on travaille, la voiture ou la rame de métro qu'on prend quotidiennement, le trajet qu'on parcourt inlassablement dans le cas des convoyeurs sahariens. « Habiter » se dit aussi du mouvement.

- Ensuite elle voudrait libérer les pratiques de l'habiter d'une parole peut-être trop exclusivement experte, et être à l'écoute des usages et des interrelations qui, dans le lieu même qu'ils habitent, par une multitude d'usages différenciés de l'espace, construisent des formes nouvelles et imprévisibles d'existence.

Dès lors la question se déplace : importe moins le lieu (certains plus faciles à habiter que d'autres, sans doute, plus objectivement habitables) que ce qu'on en fait, l'inventivité qu'on y déploie, la façon dont on le détourne éventuellement de sa fonctionnalité première. Il faut donc être attentif à cette multitude de micro-opérations individuelles et collectives, qui expérimentent l'espace pour en dégager une politique, (re)créer du commun quand la privatisation progressive de l'espace public va de pair avec sa dépolitisation. Tentatives de l'Atelier d'Architecture Autogérée pour tirer parti de parcelles laissées à l'abandon, « fictions urbaines » initiées par le collectif Campement Urbain, réappropriation par les habitants de grands ensembles en Pologne d'un espace excessivement déterminé, architectures « vivantes et mobiles » qui accompagnent les rythmes de la vie... Le dossier insiste d'abord sur ces inventions ou ces réinventions, accueillant la possibilité d'un habiter plus ouvert. Cela commence souvent par un travail sur les mots : raison pour laquelle *Geste* accueille aussi, pour la première fois, des textes d'écrivains.